

Guérir de la haine, Jacob Rogozinski, *Guérir la vie, La Passion d'Antonin Artaud*, Cerf, 2011, 211 pages, 28 €

Jasmine Getz

DANS **ÉTUDES** 2011/9 Tome 415 , PAGES I À I
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4153.0255a

Date de mise en ligne : 30/08/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2011-9-page-1?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Guérir de la haine

Jacob ROGOZINSKI
*Guérir la vie,
 La Passion
 d'Antonin Artaud*
 Cerf, 2011,
 211 pages, 28 €

« GUÉRIR la vie » renvoie à une formule d'Antonin Artaud qui, dans *Le Théâtre et son Double*, définit la mission du théâtre comme étant celle de « guérir et régenter la vie ». La vie est-elle malade pour qu'il faille la guérir ? Si ce n'est toute vie, en tout cas la sienne, puisque Artaud traversa la « poche noire » de la maladie, des souffrances psychiques qui le menèrent à être interné neuf années durant, années-tombeaux dont il sortit tel Lazare (cinquante mille internés sont morts de faim dans les asiles français). Antonin Artaud est lui aussi un *survivant*, et Jacob Rogozinski accorde toute son importance à ce terme, à la césure opérée dans l'œuvre d'Artaud, avant et après son internement, avant et après la guerre, et l'extermination.

Le projet du philosophe Jacob Rogozinski dans ce livre très personnel est de renouveler la lecture d'Artaud, en se confrontant pour une part aux lectures de Derrida ou de Deleuze qui furent les maîtres de sa génération. Il entreprend de déconstruire un Artaud mythique : « le poète fou », « le schizophrène », le « rebelle », le « corps sans organes », notions qu'il considère comme des obstacles à la lecture. Comme tout poète penseur (à l'instar de Hölderlin, Mallarmé ou Celan...), Antonin Artaud se confronte à des questions philosophiques majeures comme celles de l'Être, de la Vie, du Corps, du Temps, de la Vérité. Il y apporte ses réponses, selon son propre régime de pensée et de langue, non avec des concepts mais avec des motifs poétiques, arrachant ces questions à la philosophie grâce au travail du poème.

À la pensée désespérante de « l'impouvoir » dans ses textes des années vingt (*Le Pèse-Nerfs*, les lettres à Jacques Rivière...), Jacob Rogozinski oppose une dimension messianique de la pensée d'Artaud et considère ses écrits comme un formidable appel à la guérison, au salut, dans une bataille corps à corps de l'écriture *contre* la folie. Tout comme Friedrich Nietzsche, Gérard de Nerval, Paul Celan ou Sarah Kane, Antonin Artaud aura tenté de traverser la folie et de la haine, transformant le spasme de mort en pulsion de vie, le ratage en art, l'impuissance en puissance affirmative d'écrire et de vivre. Ce serait donc une version réussie que cette « cure par l'écriture » qui pour beaucoup « n'a pas suffi » ? D'accord avec Michel Foucault (contre Gilles Deleuze), la folie n'est pour J. Rogozinski qu'« absence d'œuvre » : c'est contre la folie que l'œuvre s'édifie. Il s'agit de tenir. Artaud projette sur la page le mal qui le ronge, projectile, « subjectile » (Derrida) qui équivaut, pour une part, à « l'exorcisme »

d'Henri Michaux : l'acte artistique exorcise les épreuves de la vie, la page donne la preuve de l'être encore en vie, pour lui-même et pour chaque interlocuteur à qui il s'adresse pour le *toucher*. Dans la lignée de la provocation et de l'insulte des Surréalistes, Artaud lançait des imprécations et des sorts. S'y exprimèrent en 1937, contre ses amies Lise Duharme et Sonia Mossé, la haine anti-juive de l'époque ; J. Rogozinski rappelle qu'à la même date paraissaient les *Bagatelles pour un massacre* de Louis-Ferdinand Céline et qu'Artaud fut un contemporain d'Hitler, fasciné, à sa manière, par ce que Philippe Lacoue-Labarthe appellera le « national-esthétisme » des Nazis. Artaud, écrit J. Rogozinski, aurait pu s'engager comme Céline au service des « fous au pouvoir » ; il deviendra un « fou interné ».

Après 1945, Antonin Artaud revient à la vie, à la ville, à l'écriture : *Cahiers de Rodez*. C'est là qu'il écrit que la raison d'être du théâtre est de guérir la vie. De très belles pages, entre autres, sont consacrées par J. Rogozinski à ce projet d'une révolution théâtrale auquel son nom s'est identifié – *Teatro Arto* –, au renoncement d'Artaud au mythe, à ce qu'il nommait « la mythomanie », pour un théâtre de la vérité centré sur un corps singulier. Une nouvelle fois, notre auteur s'oppose aux anciennes lectures qui privilégiaient la disparition du Moi, lectures « égicides » (Blanchot, Derrida, Foucault, Deleuze), pour donner tout son poids à la pensée d'Artaud : celle du Moi, de la Chair, de la Vie, d'un moi et d'un corps vrais, dans la pulsation d'un moi-chair qui dit Je, qui cherche à inscrire le propre de son nom. Lecture aussi très informée par la psychanalyse que celle de J. Rogozinski, très lacanienne, quand bien même il ne donne pas toujours raison à Lacan dont il rappelle qu'il avait « condamné » Artaud à la folie en déclarant, en 1937, que le poète était « fixé » dans la psychose, qu'il « n'écrirait plus jamais ».

Après la traversée de la guerre, de l'extermination, Sonia Mossé gazée à Maidanek, Artaud refuse la sublimation esthétique de l'horreur. C'est là un point capital de ces essais de J. Rogozinski : la désublimation de la mort. C'est un point éthique et politique et l'on comprend que « guérir la vie », après tant de souffrances et d'injustice pour ce qui concerne sa vie propre et celle de tant de ses contemporains, signifie pour Artaud *guérir de la haine*.

Ce livre vient après *Le moi et la chair* (Cerf, 2006), où Jacob Rogozinski déployait le concept d'*Ego-Analyse*, issu déjà de la pensée d'Artaud. Après tant d'exégètes inspirés, Blanchot, Deleuze, Kristeva, Derrida, il a répondu à l'appel de ces textes, renouvelés par sa lecture. Sa réponse et son appel valent d'être entendus en même temps que la voix d'Antonin Artaud, une nouvelle fois.

JASMINE GETZ

Le mythe de l'architecte cosmique

Stephen HAWKING et
Leonard MLODINOW
*Y a-t-il un grand
architecte dans
l'Univers ?*

Trad. de l'anglais
(États-Unis) par
M. Filoche.

Odile Jacob, 2011,
240 pages, 22,90 €

Ce livre offre tous les ingrédients d'un best-seller : une interrogation sur l'origine ultime des choses, un auteur prestigieux et une référence à Dieu (qui en récusé l'existence). Dans un style abordable par les non-spécialistes, sans référence technique, se déploie la grande fresque de l'histoire des sciences qui donne accès à la structure fondamentale de l'univers. Les chapitres retracent de manière simple les grands domaines de la physique moderne. Ils montrent l'unification progressive des forces fondamentales, au fur et à mesure de leur découverte, et présentent la théorie de la relativité, la théorie quantique, la physique des particules ainsi que la cosmologie actuelle. Le recours à des images donne le sentiment de la simplicité. La physique contemporaine apparaît ainsi comme le prolongement linéaire de la physique mathématique de Galilée et Descartes, modèle mécanique dont l'efficacité n'est plus à démontrer.

Pour Stephen Hawking et Leonard Mlodinow, il ne s'agit de rien de moins que de proposer une « théorie du tout », synthèse de la physique moderne, marquant l'aboutissement d'une quête trimillénaire. La science explique(ra)it enfin le mystère du monde. On affirmerait que « la philosophie est morte » et que le libre-arbitre est une « illusion ».

Des scientifiques, comme Étienne Klein ou Jean-Pierre Luminet, n'ont pas manqué de critiquer l'optimisme des auteurs. La « théorie-M », promue par S. Hawking, reste encore largement hypothétique. De fait, la physique fondamentale n'a guère avancé dans les dernières décennies. On comprend l'attrait que représente la « théorie du tout » (*Theory of Everything* ou TOE), qui unifierait enfin les forces fondamentales de la matière, mais reste pour l'instant hors d'atteinte.

Le succès d'un tel ouvrage amène toutefois à réfléchir aux images et modèles sous-jacents. Dans un modèle mécanique, dont l'ouvrage représente une sorte d'aboutissement cosmologique, l'intervention divine n'est plus nécessaire. L'avancée de la physique mathématique a fait de Dieu une « hypothèse inutile » (Laplace). Mais Dieu ne serait-il que l'architecte de l'univers, non seulement celui qui le « fait », mais surtout celui qui en maintient la cohésion ? Plus qu'à Laplace, il faudrait se référer à Darwin, rendant compte de l'adaptation des organismes à leur environnement, non pas par une cause organisatrice (un « dessein intelligent ») mais par le jeu de la sélection naturelle appliquée au buissonnement des formes organiques.

La pensée théologique contemporaine a renoncé à un Dieu comme explication du monde¹. Le sens ultime des choses n'est pas dans la structure du monde physique (y compris biologique), il

1. Cf. Adolphe Gesché, *Dieu pour penser. IV. Le cosmos*. Cerf, 1994.

n'est pas en dehors de l'engagement de la liberté humaine. Cela ne dépouille pas la recherche scientifique de toute signification car elle a au moins une fonction négative : écarter les fausses images de Dieu.

Les auteurs insistent sur le fait que la science va contre le sens commun, l'expérience immédiate et intuitive. Le monde qu'elle révèle n'est plus un monde centré sur l'homme, le monde de la vie ordinaire. Nous devrions admettre ce fait et renoncer à nos illusions. La machine du monde aurait alors un fonctionnement déterminé, dont nous serions l'un des rouages.

Cette vision du monde est-elle le reflet de la « réalité » des choses ? L'idée que la science procède de l'observation « neutre » des faits, idée d'une généralisation inductive de l'expérience, reste encore présente dans les esprits. L'opposition soulignée avec le sens commun montre bien que ce n'est pas le cas. Si la science moderne change notre regard sur le monde, c'est qu'elle procède d'une nouvelle vision des choses, d'une nouvelle « métaphysique », dont les composantes sont souvent cachées.

De multiples causes président à la formation du modèle mécanique. Une hypothèse est que l'une d'entre elles provient d'une appréhension pessimiste de l'histoire humaine qui conduit à détourner le regard vers la permanence des structures cosmiques. Albert Einstein voyait le fonctionnement des sociétés humaines comme « désespérant » et préférerait contempler les invariants de l'univers. Dans le monde de Stephen Hawking, les dieux sont des êtres capricieux, à l'action imprévisible. Si l'histoire humaine relève du chaos, il vaut mieux se réfugier dans un formalisme sans histoire. Être le jeu d'une combinatoire aveugle est moins inquiétant qu'assumer la responsabilité de son destin.

Ce n'est sans doute qu'une hypothèse et il faudrait se garder de toute psychologisation. Face à un avenir incertain, nous pensons trouver une clé de compréhension dans l'origine ultime des choses : « nous voulons du sens, du projet, du dessein² ». Les théories physiques peuvent fonctionner comme récits mythiques, dévoilant le sens des choses. Le message biblique est différent : l'histoire n'est pas déterminée par son commencement. Elle est un processus dont nous sommes librement et collectivement responsables.

2. Étienne Klein, *Discours sur l'origine de l'univers*. Flammarion, 2010, où l'on trouvera une critique du propos de Stephen Hawking et une présentation plus équilibrée de la même histoire.